



Mont-Saint-Aignan



Le Conseil d'architecture d'urbanisme et d'environnement (CAUE 76), en partenariat avec la Ville de Mont-Saint-Aignan, a réalisé son second cahier de recommandations architecturales, urbaines et paysagères mettant en valeur le patrimoine urbain de la commune.

Ainsi, ce deuxième volet permet la découverte du quartier du village et son patrimoine ancien, offre la possibilité d'éveiller le regard sur un contexte urbain qualitatif et invite à sa préservation, lors de travaux de réhabilitation, d'entretien ou de construction. Cette démarche est confortée par trois itinéraires thématiques au travers du quartier.

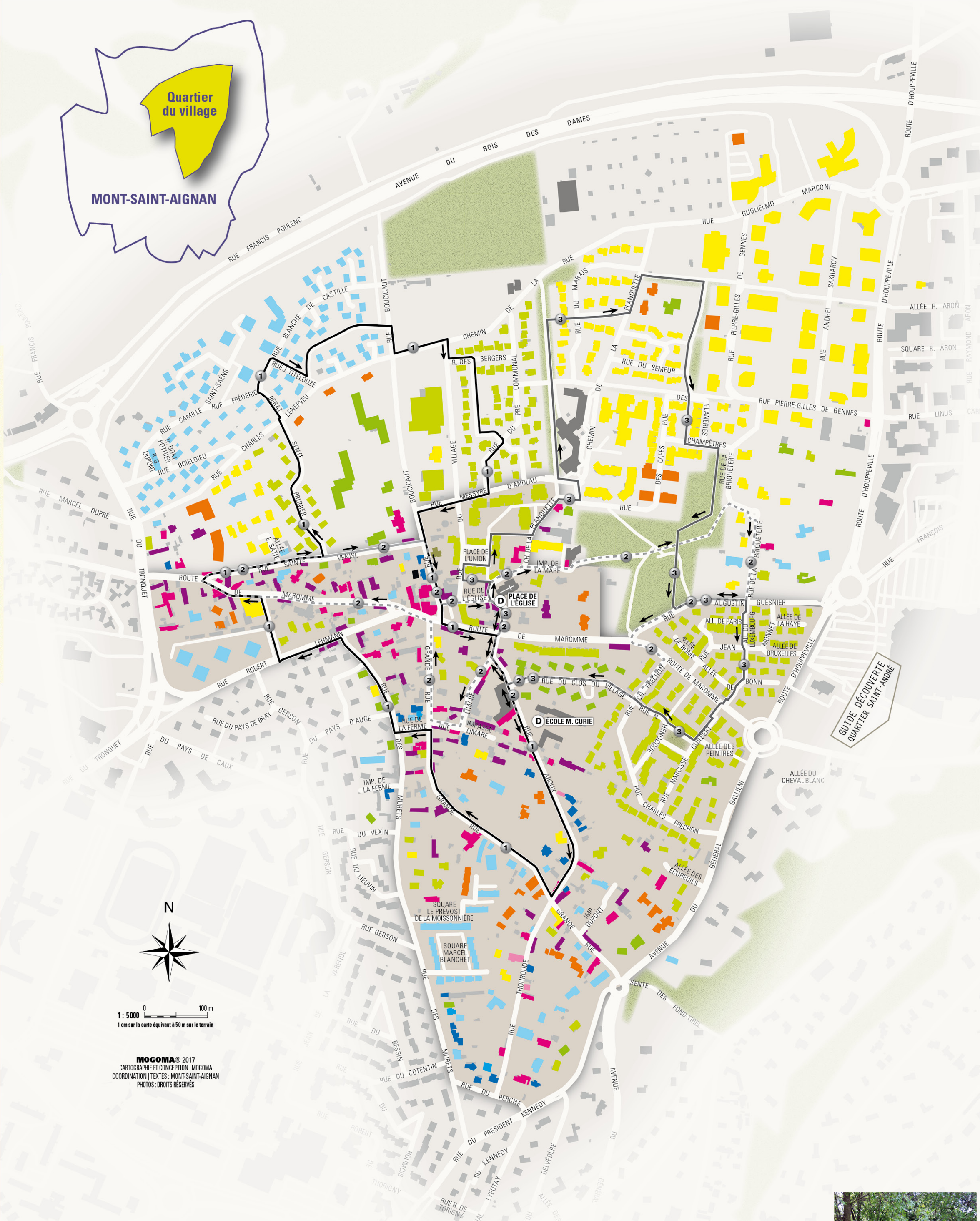
Bonne découverte !



LÉGENDE

-  Maisons avant XIX^e siècle
-  Maisons XIX^e siècle
-  Maisons années 1910
-  Maisons années 1930
-  Maisons années 1940
-  Maisons années 1950
-  Maisons années 1970
-  Maisons années 1980
-  Maisons années 1990
-  Maisons XXI^e siècle

- D** Point de départ des itinéraires de découverte
- 1 Parcours urbain
- 2 Parcours historique
- 3 Parcours « vert »
- Sens des itinéraires



3 ITINÉRAIRES COMMENTÉS

► PARCOURS URBAIN 1

■ durée : 1 h 15 ■ distance : 3 km

Itinéraire qui offre une vision des différents styles architecturaux du quartier en empruntant des sentiers méconnus. Habitation isolée ou véritable aménagement urbain, on découvre tout au long de ce parcours l'évolution du territoire et sa relation directe avec l'architecture.

Départ école M. Curie : descendre la rue Aroux, à droite dans la grande rue, puis à gauche rue de la ferme, remonte la rue des Murets, puis à gauche sur la rue R. Lehman. Arrivé à cette intersection, tournez à gauche, puis à droite pour déboucher sur la sente des Rossignols. Au bout de cette voie piétonne, à gauche route de Maromme, puis à droite au prochain croisement, rue Sainte-Venise. Une fois passée la sente Prunier sur votre gauche, vous déboucherez sur la Résidence Blanche de Castille que vous traverserez en



Rue Boe

► PARCOURS HISTORIQUE 2

■ durée : 1 h ■ distance : 2,5 km

Au travers de cette promenade, on remonte le temps en découvrant les édifices emblématiques du village.

Départ école M. Curie : dirigez-vous vers l'impasse de la mare, puis, empruntez le chemin sur la droite de la maison des Tisserands. Traversez le Parc du Village pour ensuite sur la Briqueterie. Rue Guesnier, allez à droite, puis à gauche pour déboucher sur la rue du clos du Village. Face au Rexy, prenez à droite jusqu'à la prochaine intersection, à gauche rue Limare, puis rue de la Ferme. Au bout remontez la Grande Rue, au croisement, à gauche, puis continuez sur la route de Maromme jusqu'à l'intersection avec la rue Sainte-Venise. Prenez cette rue, puis tournez à droite rue Boucaut. Arrivé à la rue de l'église, prenez cette voie pour retourner à votre point de départ.



Le «château» Guesnier

► PARCOURS « VERT » 3

■ durée : 1 h ■ distance : 2,4 km

Le Village a longtemps été un espace rural, où les espaces verts sont encore très présents. Ainsi, vous pourrez découvrir les différents parcs, sentiers, venelles comme un poumon vert au cœur d'un quartier devenu urbain.

Départ ple de l'église : longez l'ancien presbytère et son *jardin des simples* par une petite sente piétonne, à droite dans la rue du Village. Arrivez place de l'Union, empruntez la sente du presbytère ; au bout, à droite en direction de l'école du Village par le chemin de la Planquette. Continuez cette balade par le mail du Village, bordé par une double rangée de chênes des marais (*Quercus palustris*), puis tournez à droite et traversez le sentier piéton jusqu'à déboucher sur le chemin de la Planquette. Prenez à gauche, puis la première à droite en traversant



Mail du village et sa promenade

une sente plantée par un alignement d'arbres. À la première intersection, à droite, traversez la prairie jusqu'à la rue de Cafes champêtres. Dirigez-vous vers le Parc du Village, débâblez dans le verger des reinettes, longez la hêtraie en clos masure, puis dirigez-vous vers l'entrée du parc, rue A. Guesnier. Tournez à gauche, puis à droite au croisement avec l'allée du Luxembourg. Tout droit jusqu'à la route de Maromme, continuez afin d'arriver au quartier des Érables, avec son pommier vert central. Dirigez-vous vers la droite en direction de la rue du Clos du Village pour déboucher face au Rexy. Prenez à droite, traversez la route de Maromme, vous êtes arrivé.



L'ARCHITECTURE DU QUARTIER DU VILLAGE

Le quartier du Village accueille des constructions très variées. Le cahier des recommandations architecturales, urbaines et paysagères réalisé par le CAUE s'attache à restituer ces constructions dans leur contexte historique et met en lumière leurs principales caractéristiques qu'il importe de préserver lors des rénovations, réhabilitations, extensions...

1980-2000 : NOUVEL ELÁN URBAIN POUR LE VILLAGE

Devenus pleinement responsables du développement urbain grâce aux lois de décentralisation, les élus montsaint-aignanais décident d'aménager une centaine d'hectares d'anciens terrains agricoles sous la forme d'une Zone d'activité concertée (Zac). La Zac dite de la **Vatine**, a permis la création de nouveaux secteurs d'habitat, d'activités économiques et d'équipement. Cette opération d'aménagement se greffe au quartier historique du Village en mixant les opérations immobilières ; les plus denses sont réalisées près du noyau ancien. L'aspect bucolique du site est renforcé par l'obligation de plantation de haies champêtres en bordure de la voirie, la réalisation de nombreuses sentes piétonnes, la préservation d'éléments végétaux existants ou encore la plantation de très nombreux arbres d'alignement.



Vestige du XIXe

AVANT 1948 :

LE BOURG TRADITIONNEL

Longtemps resté isolé de Rouen, ce quartier est demeuré jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale une zone de cultures agricoles. Cette spécificité donnait à ce territoire toutes les caractéristiques d'un paysage rural : habitat dispersé, prairies et vergers plantés, tissu bâti plus dense accueillant des commerces et des logements près des principaux nœuds de communication. Les traces de ce paysage sont encore visibles aujourd'hui et de nombreuses fermes ou bâtiments agricoles transformés en maison subsistent.

Au XIX^e siècle, quelques maisons de maître prennent place sur de grands terrains paysagers protégés par des murs maçonnés.



Bâtiments ferme (maison d'habitation, écuries)

L'architecture de ces constructions est variée, mais elle a en commun l'utilisation de matériaux naturels (brique, ardoise, enduits chaux). La limite avec le domaine public est marquée par de grands murs en brique et silex, ou encore des haies champêtres.

1948-1980 : DES EXTENSIONS URBAINES PONCTUELLES

À partir des années 50, le Village s'agrandit et cette urbanisation inspirée des principes de la charte d'Athènes, rompt avec les spécificités et l'ambiance rurale qui caractérisaient alors ce quartier : de petits immeubles s'implantent au sein d'îlots semi-ouverts, dont la hauteur reste mesurée mais surpasse celle des constructions traditionnelles (R+4).

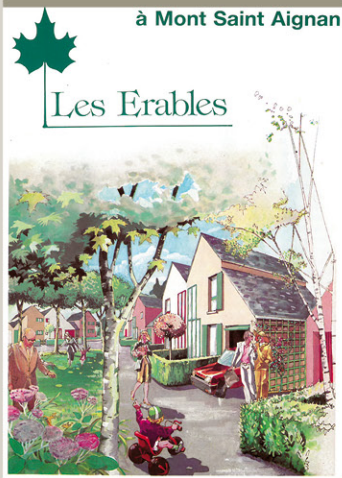


Maison années 60

Ainsi, le **square Marcel Blanchet**, réalisé à la place d'un ancien verger, mixe logements individuels et collectifs. Les trois immeubles occupent le Nord de la parcelle et sont déconnectés de la voirie. Construit en R+3, ce type de bâti permet d'offrir aux habitants une densité assumée avec une libéralisation des espaces extérieurs, destiné à une utilisation collective. Autour de l'espace vert, se développe une voirie en forme de U qui distribue les habitations individuelles.



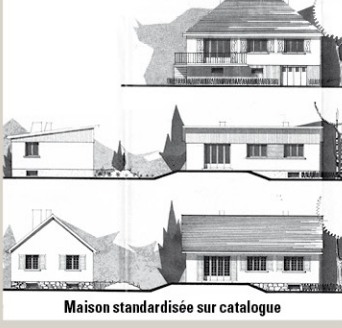
Vue aérienne squares Marcel Blanchet et Le Prévost de la Moissonnière



Autour de la place des Érables, des maisons bioclimatiques sont réalisées. Ces maisons accolées en bande, dont la densité rompt avec le tissu pavillonnaire voisin, comprennent une entrée s'inspirant des serres horticoles. La chaleur est captée dans cet espace et est redistribuée dans le reste de la maison grâce à une double hauteur de l'entrée, ouverte à l'étage sur l'escalier. Ainsi, l'air réchauffé au rez de chaussée monte et est réparti dans les pièces à l'étage. Les pavillons voisins sont implantés sur des parcelles d'environ 500m². Le règlement du lotissement a déterminé les volumes, matériaux, implantations, ce qui a permis une cohérence entre les bâtis, mais aussi une originalité individuelle. Le sens de faîtage impose renforce l'aspect rue. Les clôtures sont systématiquement masquées par des haies d'essences locales positionnées côté domaine public, créant ainsi une harmonie d'ensemble.



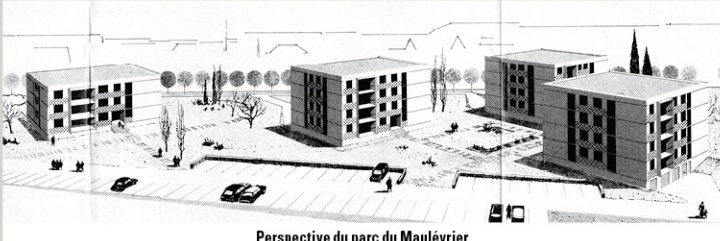
Plan de masse « Les Erables »



Maison standardisée sur catalogue



Maison années 1970



Perspective du parc du Maulévrier

UN PEU D'HISTOIRE...

Les fouilles archéologiques réalisées en 1923 ont mis en évidence une occupation humaine très ancienne. On a ainsi retrouvé, lors de travaux destinés à implanter une briqueterie route d'Houpeville, un silex taillé datant du paléolithique ainsi qu'une dizaine de haches à talons décorées et deux épées datant de l'âge de bronze.

Saint-Aignan demeura jusqu'aux années 1950 un territoire agricole. Les premières traces d'une activité agraire remonteraient au XIII^e siècle.

La reine Blanche de Castille, mère de Saint-Louis et épouse de Louis VIII se rendit à Saint-Aignan afin de bénéficier des bienfaits de l'eau de cette paroisse (voir légende Saint-Méen). On raconte qu'en remerciement de sa guérison, elle fit donation des terrains dits *communes pâtures* ou *pelouse aux ânes* à la commune.

Durant plusieurs siècles, cette situation a perduré, structurant la morphologie du quartier, évoluant assez peu jusqu'au XX^e siècle. Celle-ci est encore perceptible aujourd'hui y compris dans les espaces récents perpétuant l'esprit «villageois» de ce quartier.



UN URBANISME CARACTÉRISTIQUE

La carte de Cassini de 1757 ainsi que le plan de Messyre d'Andlau de 1764 sont les plus vieux documents illustrés de la paroisse Saint-Aignan et permettent une lecture du développement de ce village organisé autour de l'église. Tout autour, de vastes îlots desservis par des voies étroites et sinueuses, abritent des constructions longues et de faible largeur, caractéristiques des chaumières et longères en milieu rural. Cependant, il existait une trame viaire structurée autour d'un axe principal historique : une voie romaine allant de *Rotomagus* à *Juliobona* (l'actuelle avenue du Mont-aux-Malades) partant de la Cavée Saint-Gervais, remontant vers le plateau du Village, ainsi que l'actuelle route de Maromme nommée *Chemin de grande communication n° 45 de Duclair à Ferrel*, mais aussi le *Chemin de Grande communication n° 121 de Saint-Maurice à Rouen*, l'actuelle route d'Houpeville.

LES ÉCOLES



École libre Sainte Thérèse

L'ANCIENNE ÉCOLE SAINTE-THÉRÈSE, PREMIÈRE ÉCOLE DU QUARTIER

En 1846, le conseil de la Fabrique autorisa le Sieur Leboulenger à construire à ses frais, une école communale de filles sur son terrain où il existait un bâti clos de murs en briques et silex servant à la fois d'école et de logement pour la religieuse qui y faisait l'éducation. En 1895, Mme Guesnier fait perdurer cette situation en louant l'ensemble bâti avec ses deniers personnels. L'école est en activité jusqu'en 1986, date à laquelle la commune a racheté ce bâtiment pour en faire une maison de quartier.

L'ÉMERGENCE DU GROUPE SCOLAIRE PIERRE ET MARIE CURIE

L'engouement éducatif est tel qu'en 1877, une **école de garçons (aujourd'hui école Pierre Curie)** est construite sur le terrain acheté à Mr. Dieulois. La maison présente sur le site fut conservée et utilisée comme logement d'instituteur jusque dans les années 1980 (maison attenante à l'école Pierre Curie). La salle de classe et d'étude fut achevée en 1880. Compte-tenu du manque d'hygiène et de l'étroitesse des classes, l'école s'agrandit en plusieurs phases : une classe supplémentaire est construite en 1886 ; un préau en 1893 ; une surélévation du bâtiment pour l'implantation d'une troisième classe et d'un logement pour l'instituteur adjoint en 1906.

Au Sud, sur ce même terrain « Dieulois », l'**école des filles** est construite en 1879. Elle comprenait une maison pour l'insti-

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LE VILLAGE, UNE PREMIÈRE IDENTITÉ

Commune indépendante de celle du Mont-aux-Malades, son administration remonte à 1788. La Constitution de 1793 consacre la République. Symbole fort, on renomme la commune « Union » le 30 nivôse de l'an II (19 janvier 1794). Cette situation ne satisfaisait pas les habitants; on nomma alors simplement la commune « Aignan ».



Le lac, route de Maromme

UNE FUSION PARDISSIALE DIFFICILE

La première tentative de réunion des paroisses de Saint-Aignan et du Mont-aux-Malades fut lancée en 1790; 20 ans plus tard, le conseil municipal demanda « la réunion temporelle et spirituelle » des deux communes. Cette décision fut rejetée en conseil par délibération du 18 septembre 1812, Saint-Aignan et ses 900 habitants estimaient qu'il n'y avait pas ou peu d'intérêts à accepter une telle demande.

Le 20 janvier 1819, et sur insistance du Maire du Mont-aux-Malades, le roi Louis XVIII ordonna la fusion des deux communes, Mont-Saint-Aignan est née. Deux mois plus tard, le Préfet désigna Jacques Foubert comme premier Maire.

LES TISSERANDS

L'activité agricole est restée dominante jusqu'aux années 1950 dans le quartier du Village. La maison des tisserands constitue un témoignage vivant de cette activité. Elle accueille aujourd'hui une bibliothèque et des associations après une restauration par les chantiers du patrimoine entre 1994 et 1998.



Maison de Maître, route d'Houpeville

Au bout de l'impasse de la Mare, on découvre cette maison, conçue sur le même modèle que la maison cachoise traditionnelle. L'ouvrier du coton avait cependant besoin de conditions spécifiques pour pratiquer son métier : un plan rectangulaire plus long que la maison classique avec une pièce destinée au métier à tisser. Celle-ci favorisait la lumière avec des ouvertures plus larges et une humidité constante des fils, ce qui évitait une fragilité et sa casse lors du tissage. Étant donné la topologie des lieux, on estime que la maison possédait deux métiers à tisser utilisés sans doute par cinq familles.

Le tissage était une affaire de famille qui apportait un revenu complémentaire à l'activité agricole : le mari tisse à l'atelier, l'épouse s'occupe du tissage d'étoffes, calicots et autres mouchoirs en journée tandis que les enfants, à partir de 6 ans, s'occupent de dévider les écheveaux de fils de trame pour les enrouler sur les fuseaux de la navette ; les étoffes ainsi réalisées étaient vendues le vendredi aux halles au coton à Rouen.



La maison des tisserands

LES BRIQUETÉRIES

Le quartier a accueilli plusieurs briqueteries dans lesquelles ont été fabriquées les briques utilisées pour les constructions à proximité ainsi que pour l'édification de deux asiles départementaux d'aliénés, celui des quatre-mares et de Saint-Yon (actuelle cité des métiers). Ces établissements ferment leurs portes dans les années 1940 après cent ans d'activité ; la rue Boucicaud s'appelait autrefois rue des maçons, trace de cette activité.



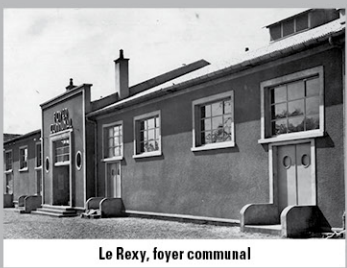
Appareillage de briques polychrome

Il subsiste aujourd'hui quelques maisons de briquetiers notamment route d'Houpeville ainsi qu'une partie d'un mur d'enceinte (rue de la briqueterie).

LE REXY

Lieu de vie et de rassemblement pour les habitants, le REXY n'a cessé d'évoluer en parallèle de l'essor urbain.

À l'origine, c'était simplement un baraque-ment utilisé pour les manifestations publiques, offert par un conseiller municipal en 1921. Après la seconde guerre mondiale, le terrain devient **foyer-salle de spectacle** : la Ville prévoyait, pour les besoins de sa population, alors rurale, l'érection d'un foyer. Des solutions ponctuelles sont évoquées, avec l'idée d'une réutilisation de baraques militaires américaines laissées sur place après 1945. En 1947, l'ancienne charpente du baraque-ment démontée, l'architecte de la ville décida de reconstruire sur cet emplacement un foyer urbain. Au titre des dommages de guerre, le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme fait édifier, à ses frais, le gros œuvre du bâtiment ; le tout comprenant deux salles, une salle de spectacles, une cantine scolaire et des salles de réunions.



Le REXY, foyer communal

LE CINÉMA DEVIENT REXY

En octobre 1950, une salle de projection d'une capacité de 300 personnes est inaugurée. La première séance eut lieu le 21 septembre 1951, avec une projection du film « le troisième homme » mais le manque de commodités (sièges inconfortables, salle non chauffée) a pour conséquence une fermeture temporaire en 1953 jusqu'à sa reprise par Jacqueline Mariette en 1954. Les projections hebdomadaires perdurent jusqu'en 1963, année de fermeture du cinéma. Devenu local destiné à la vie associative, des travaux sont entrepris en 1996. La façade principale du REXY est restaurée à l'identique, en enduit blanc, agrémentée de briques de parement sur les parties saillantes.

ÉDIFICES RELIGIEUX DU VILLAGE ET LÉGENDES

L'ÉGLISE DU VILLAGE

Construite pour partie au XVI^e siècle, l'église ne comprenait à l'origine qu'une modeste nef à laquelle était appuyée une tour carrée extérieure. L'édifice a subi peu de profondes modifications avant la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1860, la façade fut habillée d'une horloge financée grâce aux dons des paroissiens. En 1877, un bras de transept est ajouté au Nord de la façade, le tout, coiffé d'un curieux toit d'ardoises. Des restaurations intérieures sont réalisées : en 1873, avec la réfection totale du berceau et de la nef en pierre de taille de Vernon. En 1882, une extension avec une nouvelle sacristie car l'ancienne était « humide, insuffisante, et qui déshonore l'église » en 1888, la chapelle et une travée de chœur sont construites.

Les vitraux ont été réalisés entre 1886 et 1902 par l'atelier rouennais Moïse. Une verrière est posée en 1912 par l'atelier Devisme qui représente le baptême de Clovis. L'orgue a été construit en 1948 pour l'église Saint-Thomas de Cantorbéry et transféré dans l'église du Village en 1972 par le facteur d'orgue Robert Masset.



Eglise du village

Parmi le mobilier urbain, trois statues de bois polychromes des XVII^e et XVIII^e siècles représentent les trois saints indissociables de l'histoire du Village : Saint-Méen, Sainte-Radegonde et Saint-Aignan :

► **Saint-Aignan** : Aignan d'Orléans participa activement à la défense de la ville, attaquée en 451 par les Huns et leur roi Attila. Selon la légende, il pria et jeta une poignée de sable de Loire du haut des remparts de la ville, qui se transforma en guêpes faisant ainsi reculer les Huns, Attila décidant alors de contourner la ville. D'un point de vue historique, un texte rédigé vers 500 précise que l'évêque, au vu de la faible capacité de défense des autorités, décida d'aller à Arles pour rencontrer Aetius, général romain pour qu'il intervienne avec ses légions. Avec l'arrivée de l'avant-garde romaine aux portes de la ville, les Huns fuirent la ville et sont écrasés près de Troyes. Canonisé, Aignan devint protecteur de la ville et du diocèse d'Orléans, pour son courage et sa confiance en Dieu.



Statue de Saint-Aignan

► **Saint-Méen** : Né vers 540 en Pays de Galles, il accompagne Saint-Samson de Dol en Armorique où il logea dans le monastère et y pratiqua les vertus religieuses. Saint-Méen est un saint guérisseur réputé pour soigner les maladies de peau (lépre, acné, dermatoses...), prié dans l'ouest de la France. Une « demoiselle de Saint-Méen » désignait autrefois une galeuse. Le mal Saint-Méen était une expression qui nommait plusieurs maladies de peau concernant surtout les mains, « une espèce de gale horrible à voir ».



Statue de Saint-Méen

Outre la statue de bois située à l'intérieur de l'église, une statue en pierre de taille était installée à l'angle du chemin de la Planquette et de l'impasse de la Mare, surmontant un bassin créé afin de remplacer les processions à la Mare aux galeux. Le clergé y a organisé jusqu'en 1950 des processions afin d'y bénir l'eau.

► **Sainte-Radegonde** : Née vers 520, elle est la fille de Berthaïre, roi de Thuringe. Radegonde devient Reine des Francs à Soissons vers 539 en épousant Clotaire, fils de Clovis. Après l'assassinat de son frère par Clotaire, elle s'enfuit afin de devenir moniale. En 552, elle fonda le monastère Notre-Dame à Poitiers ; de nombreux miracles de guérison lui sont attribués, notamment la capacité de faire recouvrer la vue aux aveugles, ce qui attira évidemment de nombreux pèlerins. Outre sa capacité de guérison, Radegonde est associée aussi au « miracle des avoines ». Apparue au XIV^e siècle, cette légende fait référence au moment où la Reine fuit la cour du roi ; on raconte alors que près de Saix, elle vit les soldats et s'échappa vers le Sud. Alors, qu'elle traversait un champ en train d'être semé d'avoine, on raconte que la céréale poussa subitement autour d'elle, ce qui lui permit de se cacher et ainsi de s'échapper.



Statue polychrome Sainte Radegonde

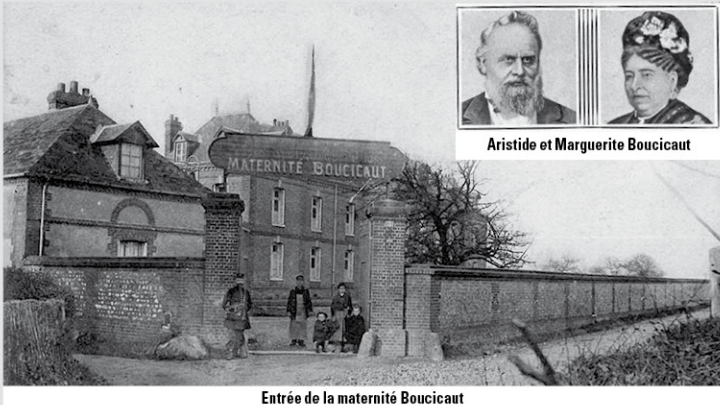
LES ABORDS DE L'ÉGLISE

La Mare aux Galeux ou Mare Bénite : Également nommée mare de *Sainte Venise* ou *mare aux Pèlerins*, elle est située au Nord-Est de l'église et distante d'une centaine de mètres. Cette étendue d'eau était un lieu incontournable pour les malades atteints de problèmes cutanés. L'accès se faisait à l'origine par une sente privée dite « impasse de la mare », sur la propriété d'Auguste Guesnier.

LA MAISON BOUCICAUD

Né en 1810, Aristide Boucicaud est fils d'un marchand chapelier. En 1852, il devint associé du magasin « *Au Bon Marché* » et applique une stratégie innovante : affichage des prix, vente à petits bénéfices et commissions sur les ventes pour les ouvriers. Avec l'aide de sa femme Marguerite, il développe son commerce, s'assure du bien être des ouvriers et crée une caisse de prévoyance. À la mort d'Aristide en 1877, Marguerite continua de faire prospérer son commerce jusqu'à avoir le statut de société du *Bon Marché* en 1880 ; puis elle crée une caisse de retraite pour les employés en 1886. Elle décède un an plus tard et fait don de tous ses biens à l'assistance publique.

Mme Boucicaud souhaitait fonder et ouvrir trois maisons-refuge destinées à accueillir des filles-mères à Rouen, Lille et Chalon-sur-Saône. Le choix du site n'étant pas arrêté, le Maire de Mont-Saint-Aignan, Pierre Bazière, fit la promotion de sa ville en rappelant la bonté de son climat en comparaison des autres villes à proximité. La décision fut prise en 1890 et la maternité fut inaugurée en mars 1898 sur le terrain d'une ancienne briqueterie (c'est de là que sont sorties les briques qui ont été employées à la construction des deux asiles départementaux d'aliénés **des quatre-mares** et de **Saint-Yon** (actuelle cité des métiers de Rouen).



Entrée de la maternité Boucicaud

► Un établissement hygiéniste qualitatif

Tout était fait pour le confort de la mère et de son enfant, avec prise en charge des coûts médicaux, suivi, et à la sortie, chaque mère bénéficiait d'une somme de 20 francs. « *En un mot, Mme Boucicaud a voulu offrir aux filles-mères ouvrières, victimes d'une première séduction (et à celles-là seulement) un asile discret et de tous points bienfaisant, pour les dernières semaines de leur grossesse, et jusqu'après entier rétablissement de leurs couches* ». La maternité suit les principes et l'exigence de l'hygiénisme. Dans chaque chambre, se trouve une cheminée individuelle, ainsi que l'eau chaude et froide. Les linges médicaux sont désinfectés



Fontaine Saint-Méen et sa statue

Suivant une délibération du 10 octobre 1888, les habitants bénéficiaient d'un droit de passage et de puisage. Dérangé au quotidien par ce droit, M. Guesnier racheta le chemin d'accès puis fit, en contrepartie, des travaux de substitution : « il a fait creuser sur sa propriété et à ses frais, un bassin contigu au chemin de la Planquette sur lequel il a aménagé un droit de puisage pour les habitants » sous protection de Saint-Méen.

► **Le presbytère de Saint-Aignan** : Cette maison normande fut achetée par un prieur en 1738. L'ensemble de la propriété comprenait un jardin légumier, un verger, le tout clos par des murs de pierres. La Révolution Française eut pour conséquence la réquisition et la confiscation des biens ecclésiastiques par la commune en 1792.

Entre 1886 et 1928 la propriété du presbytère changea plusieurs fois de mains au gré des réformes politiques (notamment loi de 1905 de séparation de l'Église et de l'État) faisant des allers-retours entre la fabrique* et la commune. Le presbytère accueille aujourd'hui des activités associatives.

* désigne les personnes (prêtres et laïcs) impliquées (les fabriciens ou marguilliers) chargées de l'administration des finances affectées à la construction et l'entretien d'une église ou d'une chapelle.



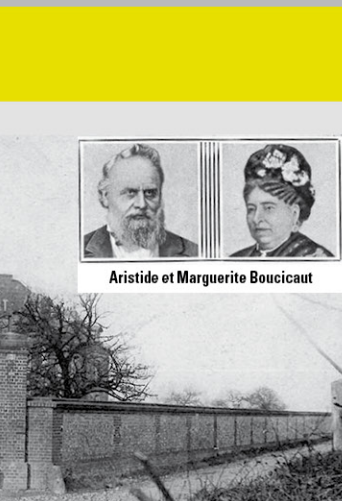
L'ancien presbytère, l'actuelle maison de quartier

► **Le Petit Séminaire** (du latin seminarium « pépinière ») : école de niveau secondaire, il forme aussi bien des élèves destinés au Grand Séminaire que des élèves laïcs (aujourd'hui transformé en commerces). Fondé par l'Abbé Troude (curé de 1826 à 1837), il compta au plus fort de sa fréquentation jusqu'à 150 enfants. Établi dans le même temps que celui du Mont-aux-Malades, les élèves étaient répartis dans les maisons autour de l'église. L'abbé, très généreux et bienveillant, s'endetta et n'hésita pas à financer également le Grand Séminaire. La mauvaise gestion des deniers eut comme conséquence la fermeture du Petit séminaire. Aujourd'hui toujours existante, la maison accueille des commerces.

► **La tombe de l'Abbé Troude** : En toute humilité, l'Abbé a souhaité être enterré « sous les balayures de l'église », non pas du côté du calvaire, mais directement sous le parvis de l'église. Souhait exaucé : on découvre en regardant la façade de l'édifice sur la gauche une pierre tombale fixée sur le mur.



Tombe de l'abbé Troude



dans une étuve et un dépôt mortuaire est installé à l'écart de la maternité et des habitations. Grande réussite sociale, cette maternité recense, dix ans après son ouverture, 150 accouchements. Durant la première guerre mondiale, quelques changements s'opèrent et la maternité est transférée à la maison familiale du Mont-aux-Malades. Le bâtiment est transformé en accueil pour réfugiés, notamment pour y héberger des femmes communistes durant la guerre civile d'Espagne. Plus tard, en 1960, la maternité en déclin accueille un temps des réfugiés de la guerre d'Algérie. Cédée aux hospices de Rouen, cette structure devient, à partir de 1970, une maison de retraite ayant une capacité de 160 places.